

Métamorphose

Quand je ferme les yeux à la nuit, mon autre vie commence, celle que je tais, ne dévoile pas, celle qui m'emplit, ma fabrique de souvenirs tissée de mensonges cousus mains, artisanalement, avec cette patience infinie du travail bien fait ou chaque fil est compté, mesuré, s'entortillant là ou il doit s'entortiller, se distendant là où il doit se distendre.

Chaque boutonnère a son bouton, de la bonne taille, dans l'exactitude millimétrique de l'infime, au plus proche de la perfection ; toile d'araignée dans laquelle je me retrouve coincée, immobilisée par les fils qui m'enserrent, me lient pieds et poings, enrayent ma voix, enrôle ma langue dans un silence qui la maintient lourde et gonflée dans ma bouche, me cloue le bec et même le cœur parfois ;

Quand je ferme les yeux à la nuit, je me perds déjà, au risque et au péril de l'ombre, à la merci de moi-même, celle qui se cache le jour, celle qui baisse la tête dans ses épaules pour ne pas donner prise au vent ; je ne sais jamais ce qui m'attend. Et je le sais par cœur pourtant. Je jette chaque soir le dé, espérant l'abolition des hasards : le double six pourrait peut-être me sauver, ça marche quelquefois, alors je m'endors doucement, enveloppée par les bruits de la nuit, dans l'apaisement de l'épuisement du jour, je traverse l'invisible des rêves, la part manquante de mon esprit, sans inquiétude, bercée par le balancement du bruissement de mon souffle

Mais je ne fais pas toujours de double six, toutes les autres faces restent à découvrir et me découvrent, dénudant mon corps étouffant de chaleur ;

et quand je joue toutes ces autres parties, j'entre dans ma nuit de rêves, celle qui fait fuir le sommeil et me fixe comme un papillon épinglé sur le mur, dans de lentes et longues insomnies ;

Quand je sens venir ces nuits-cauchemars, parfois, je choisis d'écrire ; j'attrape mon ordinateur, je m'y accroche. L'écran blanc se raye de traces noires qui échappent à mes doigts pour se déposer devant moi, sous mon nez et me narguent, ne trouvant pas de souffle dans la lumière artificielle , au défi d'une ponctuation qui cherche sa place,

mots hachés en apnée, laissant les phrases s'inscrire, aspirées par la nuit et l'idée de la nuit qui ne devrait pas finir.

J'aspire à me laisser engloutir par l'écran qui me met sous les yeux avec plus d'acuité encore la pseudo vacuité de la nuit, trop peuplée pourtant de cette confusion de phrases qui se désarticulent sous mes paupières / sous mes doigts impatients d'en finir, de voir le jour se lever ;

(Le jour se lève t'il ? encore une illusion dans ma vie, un tour de passe passe auquel je me plie, bien volontiers).

J'écris dans l'espoir du désespoir, celui qui rend sublimes les poètes et les écrivains maudits ; j'écris pour contenir les chevaux de la nuit, mes mots galopent pourtant, effrayés par le moindre écart de lumière ;

L'écran clair, le feuillet blanc de la page word, un monde à remplir, me happent et m'entraînent dans une lutte sans merci ni repos ; j'accouche de bataillons de mots qui font face à la nuit, l'absorbent, la dévorent, dans l'alignement des marges de quelques centimètres à peine, juste assez larges pour que la blancheur laisse deux traces qui bornent mon regard. Mon armée me protège, aucun de ceux qui naissent sous mes mains ne m'abandonnent, jamais.

C'est vrai, j'écris parfois avec cet appétit, cette gloutonnerie, mais il arrive aussi que je ne trouve pas la force de me lever , d'allumer mon ordinateur, je n'ai pas toujours la force de le porter, de le tenir contre mes jambes, assise dos à l'oreiller, pas toujours la force de laisser sa chaleur imprégner mes cuisses, pas toujours la force de chercher les touches avec mes doigts fatigués, gonflés de la journée longue et ces nuits là, je n'écris pas. Pas un mot. Même si souvent je voudrais, je serais tentée de, je m'en veux de ne pas.

Et puis il y a ces autres fois où j'entre dans la nuit par la page unique d'un livre, le livre d'un autre, la première page d'un autre, d'un qui est parvenu à sortir de l'obscurité, par la grande porte d'une librairie,

J'entre par la première page d'un auteur qui, même s'il en a écrit mille autres, reste en suspend, suspendue à ma lecture qui n'avance pas, pas au-delà de cet incipit,

sa première page plisse mon front , s'inscrit dans le creux de mes mains qui s'accrochent, se tiennent à la barre des lignes, dans l'espoir de passer le cap, de tourner la page et d'avancer dans les pas d'un roman, aspirée par le récit nocturne mouvant/touchant/drôle/intelligent/haletant/dérangeant d'un héro, d'une héroïne, dans l'espoir de partir dans une autre histoire d'échapper à la mienne,

mais s'échappe t'on un seul instant ?

Je relis à l'infini cette première page, celle qui ne fait pas tout à fait une page entière parce qu'elle commence toujours un peu plus bas que les autres,

l'entrée en matière se fait le plus souvent sur une demi page, et je repasse dans ce vestibule ouvrant la porte juste après la couverture, dans un geste répétitif, inlassablement, sans parvenir à attraper le sens des mots, happée par leur dessin obscur sur la page qui m'appelle et m'appelle encore pour que je tente de la déchiffrer,

mes yeux s'attaquent à des signes, sortes de hiéroglyphes qui dessinent les traces du vent sur le papier blanc ou bien tirant sur le jaune quand il est recyclé, papier des Poches, pas précieux, un peu épais, presque lourd. Mais je n'ai jamais trouvé la pierre de Rosette et mes yeux s'ils s'habituent à l'indéchiffrable n'en trouvent pas le sens et s'évertuent seulement à s'évertuer ;

lire et relire cette page, jusqu'à ce que sommeil s'ensuive, ou bien jusqu'à ce que la deuxième page puisse enfin s'ouvrir sur les mondes du dedans ;

pourtant, à ces heures, cette première page reste presque toujours intraduisible, ne passe pas le chemin de mes yeux à mon cerveau, bloquée dans l'entrée de la nuit devant la fermeture totale et complète de mon attention, qui tourne le dos à tout ce qui ne vient pas du dedans de moi,

qui tourne le dos à tout ce qui pourrait me distraire du peuple noctambule qui gravite en moi, m'habite et attend l'heure sensée du sommeil pour se dégourdir les jambes et se détacher de ma peau silence ;

en latin *distrahere* signifie : *détourner de* et rien n'est assez fort pour me détourner de ceux qui veulent s'immiscer dans ma nuit, rien, aucun auteur fut il brillantissime éblouissant, rien personne, et surtout pas moi, piètre auteure, lectrice affamée, femme noctambule.

Je ne dépasse pas cette entrée en matière d'un auteur qui a dû espérer ne jamais me rencontrer, moi qui m'écrase contre ses mots : ils ne parviennent pas à franchir ma frontière, malgré toutes nos bonnes volontés.

Je ne me décourage pas vite et à chaque fois, je crois ou bien j'espère que cette fois j'entrerai dans le livre, dans d'autres peaux dans les lignes, dans le linge de ceux qui existent bien puisqu'ils sont écrits, puisqu'ils vivent entre les pages s'un livre, jusqu'à sa dernière syllabe, son dernier souffle,

Mais c'est croire que je suis seule à décider, c'est oublier le peuple de mes nuits, sa gourmandise, son entêtement, son éternelle patience.

Mon peuple de la nuit aime à revenir par périodes de ma vie, il ferme les pages de mon ordinateur, gomme les mots des livres pour être sûr que je ne lui échappe pas, que je sois en éveil, bien éveillée, dans l'attente des

actions/exactions des ses habitants friands de mes suées qu'ils lèchent avec plaisir , avidité, comme bonbons sucrés .

Ma nuit de rêves m'embarque dans la même spirale depuis des années, me dépose à l'un ou à l'autre instant des cercles concentriques, selon la date, le mois de l'année ;

octobre est un bon mois pour les cauchemars, mi automne, entrée dans l'hiver, entre-deux vers le froid dur, feuilles qui tombent, emportées par le vent, tourbillonnantes, glissantes, sur les marches d'une échelle sur laquelle on pose un pied sans savoir qu'on risque gros, octobre rouge brun, des feuilles comme du sang, sous nos pieds, octobre est propice aux mauvais rêves,

mais juin se débrouille assez bien aussi, bout du printemps, premières chaleurs, passage à la vacance, fin des cerises qui laissent des traces rouges, d'un rouge qui ne part pas sur les doigts si on ne les frotte pas avec force, vigueur, soleil qui monte, longues soirées qui n'en finissent pas de s'allonger,

une soirée de juin, il y a longtemps, j'ai attendu des heures, puis j'ai attendu des jours avant qu'on me dise que je ne reverrai plus celui que j'aimais tant, celui qui me prenait dans ses bras au premier souffle de la tempête, et qui m'a laissée seule, contre le monde entier

les anniversaires se fêtent et je trinque à tous les coups,

A la votre ! A la mienne de vie ! A nos folles nuits !

Il me suffit de fermer les yeux, de laisser ramper la fatigue , le long de mes jambes qui s'agitent comme pour se défendre une dernière fois, comme pour chasser de coups de pieds l'indésirable du trop connu, du ressassé, bataille perdue d'avance, gigotages puérils :

quand mes jambes réagissent en impatiences qui les rendent lourdes et presque douloureuses, il est déjà trop tard, je suis déjà gagnée par ceux qui se faufilent, ils ont déjà pris leur chemin, armés jusqu'aux dents de leurs absence de dents, de leurs cheveux gisant dans ma mémoire,

mes jambes finissent toujours par accepter la défaite même si elles résistent parfois des heures durant comme la chèvre de Monsieur Seguin, jusqu'à l'aube agitée de soubresauts inutiles,

j'ai toujours détesté cette histoire qui ne laisse aucune chance à la chevrette, coincée pour une sottise et son envie de gambader, de jouer dans les herbes à l'heure où la lumière donne son croquant à l'herbe verte, la chevrette, mangée sans appel, sans pardon ;

enfant j'ai rencontré cette histoire, à l'école je crois, et je l'ai détestée, tout de suite. Ce Monsieur Seguin est un incapable qui n'a pas su protéger ses chèvres alors qu'il en avait la responsabilité ; A cause de son manque d'attention, il les a donné en pâture et les a laissées se battre, toute la nuit, sans entendre leurs cris et leur souffrance. Jusqu'à la petite dernière, la jeunette en mal de prairie et d'espace, cette petite si pleine de vie, déchirée sous les crocs du loup, amusé par la vivacité de la petite, jouant au chat avec sa souris puis la dévorant, avant l'heure des chiens.

Mes jambes agitées finissent par céder, par se relâcher, s'apensatir, pour que le peuple de mes nuits se glissent tranquillement de mes pieds à ma tête, sans faire de bruit ni de scandale dans l'obscurité,

Mes jambes s'alourdissent et s'enfoncent dans mon matelas, elles ne bougent plus d'une semelle : elles s'enlisent dans le sommeil.

Alors enfin, la fête peut commencer, les rêves me prennent toute entière, me serrent contre leur coeur, me caressent, me sucent, me pénètrent, entrent par chacun de mes orifices,

ils peuvent prendre corps et forme et mon corps et mes formes et se déployer sans vergogne,

mes rêves m'assaillent, me saoulent d'images et de phrases, me possèdent et mon corps n'a plus prise sur le temps, mon corps ne m'appartient plus, il est le creuset de leurs jeux, de leurs errances,

mes rêves peuvent enfin exister, je ne résiste plus, pas un mot, pas une ligne, pas une idée ne peut leur résister,

mes rêves s'installent et prennent leurs aises, pour une durée indéterminée, le temps n'a plus la même durée quand nos yeux sont fermés.

(Un jour, ma fille qui était à la maternelle m'a demandé pourquoi les heures n'étaient pas du tout de la même taille quand elle était dans la cours et quand elle était en classe, quand elle était à la piscine où bien quand c'était l'heure de l'histoire du soir. Elle voulait que je lui explique pourquoi le temps bougeait à ce point, se distendait, se rapetissait et je me suis sentie

impuissante. J'ai inventé une sorte de conte un peu mièvre, elle n'a pas été satisfaite et moi, j'ai eu honte. Je me suis promis que j'écrirai un livre pour les enfants, un livre qui répondrait, un peu tardivement sans doute, mais qui répondrait enfin à sa question. Je ne m'y suis pas attelée encore, pourtant, j'y pense assez souvent.)

Mes rêves se pointent et je suis à leur merci ;

je les accueille cuisses ouvertes, prêtes à subir une nouvelle fois leurs assauts, d'une telle violence qu'ils finissent bien souvent par me faire hurler,

hurler, pour de bon, pour de vrai , bouche ouverte ;

cri qui perce le drap

(à ce moment, j'ai déjà depuis longtemps rejeté la couette qui m'enfermait dans un cocon irrespirable, couverture trop lourde, trop chaude, trop mouillée)

mon cri arrache un son à l'obscurité, brise le noir d'un coup de lame , le cri transperce ma bouche et le plus souvent me sort de mon rêve, me jette sur la plage, au bord de l'inconnu mouvant de l'éveil.

L'inconnu reste à venir, je connais par cœur mes rêves de la nuit, mais je me laisse à chaque fois déséquilibrer par l'éveil et ce qui me reste de la réalité de ce que je viens de traverser, me laissant dans l'entre deux de la veille et du sommeil ;

Entre chiens et loups. Encore un peu dans la gueule du loup.

Ou bien alors, hurler, en silence, pour de faux, en catimini du réel : parfois je crie seulement dans l'opacité de mes cauchemars, sans qu'aucun son ne passe la porte, sans qu'aucune trille ne m'irrite la gorge, sans que personne ne puisse s'imaginer ce que je viens de vivre,

(mon compagnon dort alors à poing fermé, dans sa propre histoire, loin de moi, et pourtant à portée de doigts, sans être dérangé par mes horreurs nocturnes, à mille lieux de penser, à mille lieux de moi, chacun dans nos sphères, chacun dans nos bulles univers, accompagnés des autres, des invisibles, des piliers de nos vies ; de quoi rêve-t'il ? Où est il, quand moi, je me noie ? Où suis-je pour lui à ce moment là ?),

mon cri silencieux me coupe le souffle ou me fait juste gémir doucement ou bien assez fort pour que je m'éveille, puisque je finis toujours par m'éveiller de cette petite mort ;

la petite mort vient dire le paroxysme, mais pas de mon plaisir, elle vient marquer le paroxysme de ma sidération.

Mes rêves finissent pourtant par m'extraire de leurs griffes, de leurs caresses, de leur ventre ; ils m'expulsent de cette absence à moi-même

à moins que ce ne soit à cette présence accrue à moi-même,

comment savoir ?

Je ne peux rien dire du temps de leur emprise : le réveil ne dit rien de l'espace du rêve. Il peut être juste milieu de nuit ou bien petit matin, les heures disent des chiffres mais ils ne correspondent à rien de cet univers parallèle où l'on peut chuter d'une marche pendant des jours et des jours jusqu'à épuisement total. Le temps suspend son vol et les heures propices suspendent leur cours, c'est le temps de Lamartine en plus terrifiant, en moins lénifiant ; l'étalement des secondes brise le rythme des pulsations du cœur, tout s'alentit, donnant parfois la sensation d'un grommellement informe qui pèse sur l'estomac et me donne la nausée ; chaque geste se décompose en milliards de mouvements et la fatigue m'enveloppe, ajoutant un poids de plus à l'engourdissement de mes membres.

Au réveil, mes rêves me reviennent alors en boomerang, une deuxième fois, à la volée. Je suis consciente cette fois du temps qui a repris ses marques sur la radio, chiffres rouges dans la nuit noire, et je reste hallucinée par la répétition des scènes, par la cruauté dont mon inconscient est capable, sous le changement des minutes qui comptent jusqu'à soixante, inlassablement, réglées comme un métronome, petits bâtons rouges sur le petit écran noir

Je tente de caler mon souffle sur les secondes, de retrouver un rythme cardiaque cohérent dans cette partie du monde réel, je tente de retrouver mon rythme de pensée, de sortir du magma de mon subconscient,

s'il s'agit de cela,

(dois-je donc accepter que quelque part, au dessous du reste de ce qui constitue mon cerveau se cachent ces rêves qui attendent juste que je leur

ouvre grand le portail de la nuit ? Est-ce que je suis ce contenant ? Et si je ne fermes plus les yeux, cette partie de moi serait elle condamnée à ne pas voir le jour ? Et quand je disparaîtrai, qu'advient-il de ces dessous de mon moi... ?)

Je m'éveille et je me souviens de ce que je viens de vivre,

Je me souviens de cette promptitude avec laquelle mes rêves ont fait revenir revenir ceux qui sont enterrés au cimetière, ceux à qui je ne rends jamais visite, pas même le premier novembre, pas même ce jour là qui fait pourtant des cimetières des lieux presque agréables, colorés, habités, ce jour qui chaque année me fait penser que je ne suis pas celle que je devrais être :

comment ne pas respecter les morts à ce point, comment laisser la tombe de mon père, de mon frère dans l'effondrement de terrain de l'allée C sans m'occuper de cette concession, dans l'absence totale de remords dont je suis capable.

(Ou bien coupable ?)

Le cimetière, à quelques encablures de chez moi, devient ces jours de premiers novembre, terrain de jeux pour les enfants, grand jardin qui s'emplit de chrysanthèmes et de bruyères en fleurs, comme dans le poème de Victor Hugo, celui qui m'a fait pleurer quand j'étais petite fille,

je me souviens le récitant, devant la classe de Madame Verbec, en CM2, et mes larmes qui ont jailli (oui, jailli comme expulsée de moi) quand j'en suis arrivée à « un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur », comme si je savais déjà que je ne pourrais jamais aller, comme lui, déposer ma douleur,

comme si cet instant où le vieil homme se penche sur la tombe de sa fille était déjà un signe, un signal que je pouvais déjà percevoir, à dix ans à peine, comme si je savais déjà que je ne serais jamais, comme tout le monde, dans l'apaisement de partager la perte de ceux qui comptent, avec tous les êtres humains, dans une communauté douce et presque gaie, au milieu des couleurs chatoyantes des fleurs de l'automne, marchant dans les allées crissantes de cailloux, l'arrosoir dans la main droite, le pot de fleurs dans le bras gauche, contre la poitrine, les yeux happées par toutes ces tombes honorées, toutes ces tombes joyeuses, camaïeu de jaunes orangées, de rouges tendres, ces tombes sous la vivacité des plantes et de l'amour de ceux qui restent, ceux qui ne sont pas partis, qui mettent leur mains dans la terre des balconnières sèment et récoltent l'attention qu'ils donnent aux absents, arrangent des vases foisonnants, débordants de lumière sous le soleil de l'été indien,

comme si je savais déjà que je ne marcherais pas les 1ers novembre de ma vie auprès de mes frères humains mais que je les regarderais avec envie,

avec cette tristesse et ces vers de Victor Hugo dans ma tête , le poète, capable d'aller par la forêt par la montagne, incapable de rester plus longtemps loin de celle qui l'a laissé.

Au Antilles, les derniers jours d'octobre , la fête commence dans les cimetières, on brique, on repeint les tombes, on papote dans les allées, on balaie, on astique, on prépare le grand jour, et quand la Toussaint se pointe, les cimetières s'allument, au soixantième jour avant la fin de l'année, deux mois à peine avant l'année suivante et l'horizon de la prochaine saison;

des vendeurs de sandwich à la morue, de vieilles mamas madras qui tournent le sorbet coco dans leur sorbetière de bois, les vendeurs de cacahuètes empaquetées dans du papier kraft enroulé en cornets, vendeurs d'allumettes dans ces boîtes minuscules à l'étiquette rouge et jaune et au grattoir rugueux, bien plus rugueux que les boîtes métropolitaines. Ce petit monde s'installe dans les allées et on se bouscule, on rit, on allume les bougies, rouges et blanches, en se remémorant les jours heureux, la veillée chantante,

on est bien habillé, chapeaux larges ou bibis pour les femmes, (c'est l'occasion ou jamais de sortir les couvre-chefs immettables en dehors des mariages et des enterrements), souliers vernis pour les hommes, costumes et tailleurs blancs, lin et chemisiers de soie blanche, l'élégance, être beau pour les morts et pour tous ces vivants croisés dans les allées,

les cimetières sont les salons où l'on cause, où l'on partage quelques moments, sous les yeux amusés des fantômes qui s'en donnent à cœur joie de participer à toute cette vie, d'un coup,

et sûrement que ça les apaise, les fantômes, de savoir que d'aucun se souviennent qu'ils ont été vivants et bien en vie, et qu'ils n'ont pas toujours été des spectres maléfiques faméliques, des souvenirs nostalgiques,

eux aussi ont été des hommes et des femmes et même des enfants, eux aussi ont chanté, on bu, ont dansé, fait l'amour, ont menti, ri, couru au bord de l'eau, eux aussi,

et sûrement que ça les apaise les fantômes, et qu'ils peuvent alors retourner dans leur tombe, en attendant la prochaine année, sous la chaleur enivrante du ciel qui se reflète dans la blancheur de leur demeure repeinte chaque année de chaux blanche, dans l'immaculée de la terre et des robes des saints et de ceux qui viennent les saluer avec une sorte de joie, la joie d'être là, par-dessus la terre, la jambe légère;

on vient manger par-dessus les tombes, on laisse des miettes de mots, on nourrit l'imaginaire des morts, on leur offre un bout de vie, on ne les laisse pas reposer en guerre, on les apaise, on aime ses morts, on respecte leur dernière demeure,

alors que moi, je suis incapable d'approcher des tombes, fuyant ce trou qui me repousse, dans l'amertume de ne pas prendre l'allée C, dans le regret de n'être pas celle que j'aurais pu être, enfant/sœur aimantes jusqu'au bout de la nuit

L'allée C s'est cassée la gueule, dans un effondrement de terrain, un truc improbable, inimaginable : un cimetière qui s'enfonce dans la terre, un cimetière qui bascule dans l'au-delà du sol. Si j'écrivais cela dans un roman, ce serait peu crédible, cela ressemblerait à une sorte de métaphore un peu morbide. La réalité est bien souvent moins crédible que la fiction.

L'allée C s'est effondrée, je l'ai appris par un courrier de la mairie qui m'a demandé de faire le nécessaire. Le nécessaire... Il faudrait étayer les caveaux, soulever les pierres, remettre d'aplomb chaque tombe ; il faudrait soulever le marbre, creuser, rencontrer le cercueil, le soulever à son tour, entendre les os bringuebaler avant de tomber en miette dans la boîte (il me semble que j'ai vu cela dans des films, le corps garde sa forme si on ne le secoue pas mais il part en poussière quand on le malmène, à moins que je n'ai rêvé de cela ?) mettre du ciment ou du béton, ou des barres de fer plongées dans du béton, peut-être, que sais je ?

Tout cela est beaucoup trop lourd pour moi. Le poids du marbre est comme les heures de la nuit : insensé, trop énorme pour mes bras, pour ma volonté ; on peut être fort et grand mais rencontrer ses limites. Le marbre qui s'enfonce dans la terre est la limite au-delà de laquelle je ne peux que me laisser tomber, dans le déséquilibre de la terre qui engloutit.

Je ne fais rien pour que mes morts reposent en paix pour un dernier repos, certains le méritent bien, après toutes ces années de travail, d'efforts, de soucis, mon frère n'a jamais eu le temps de se tuer à la tâche, parti trop jeunes, toujours ça de gagner pour lui, ne pas se tuer à la tâche,

Je les laisse dans le déséquilibre de la terre, entre deux mondes, bousculés, bouleversés,

je les laisse dans l'absence, dans l'attente de moi qui ne vient jamais, pas même le 1^{er} novembre, moi qui fuis comme on fuit les mauvais souvenirs, avec lâcheté,

je ne les laisse pas en paix, dans ma promptitude à réveiller les corps-poussières et à leur rendre la parole, à faire venir revenir des voix d'outre-tombe, tant et tant de nuits durant ;

C'est pourquoi ils se sentent peut-être obligés de visiter ma nuit, de résonner dans mon ventre, pour vérifier que je suis bien vivante, que je ne les ai pas abandonnés, complètement abandonnés à eux même. Peut-être qu'ils ne peuvent faire autrement. Peut-être que je ne leur donne pas le choix.

Mes rêves ne s'apaisent que peu et rarement.

Et moi non plus.

Mes rêves ont cette promptitude à faire surgir des bruits métalliques, tôle froissée pliée coupée coupante qui s'éclate contre un trottoir, bouts de fer acérés rebondissant sur l'asphalte pendant des kilomètres, dans le crissement des freins, dans les étincelles jaillissantes, explosion, pétarade aigus, frottement de la peau sur le ciment pendant des kilomètres ;

tête brisée hachée sous un casque, nuque sous le coup du lapin, sous le coup de la mort, mort sur le cou, comme je l'ai cru longtemps, moi qui ai tant eu de mal à trouver l'orthographe des mots, leur construction, incapable de dissocier le cou du coup, et pour finir du coût, handicapée de la consonne finale, du chapeau sur la tête, perdue dans l'absence des mots et dans l'omniprésence des lettres désordonnées,

perdue sous le coup du sort.

Les rêves ont cette promptitude à faire surgir une main qui rate une prise et laisse glisser un corps le long d'une paroi qui ne s'arrête pas d'être lisse et profonde et le corps de tomber dans une aspiration vertigineuse ;

Et le corps de tomber, tomber...

Le corps tombe dans un puits qui n'a pas de fonds, un puits profond, si profond que rien ne peut arrêter la chute du corps emporté par son poids, attiré par une force qui l'entraîne dans une danse, une transe qui soulève le cœur, l'attrape, le serre, force centrifuge, ou bien centripète, je ne sais pas, celle qui attire aspire dans la spirale, dans l'œil du cyclone,

le corps tombe et c'est mon corps qui tombe, même si je ne me reconnais pas même si je perçois le visage de mon père et le corps de mon père et sa voix et ses yeux et ses cheveux frisés et bruns ; son corps de presque adolescent, celui des photos, du temps où il grimpait à Bleau et puis partout où il pouvait se mettre en danger ;

Le père que je n'ai pas connu parce que je n'étais pas encore née, celui des photos noires et blanches, du temps où il était un grand alpiniste : il a grimpé, beaucoup, haut, loin. Jusque dans le Hoggar, jusqu'en Russie, jusque sur des sommets qui restent toujours dans des nuages tant ils sont

perchés ; Cet homme jeune qui a séduit ma mère, les yeux bleus perçants, profonds, sombres malgré leur lumière ; cet homme musclé, longiligne, ses un mètre quatre vingt cinq effilés, droit comme l'if, comme les falaises. Pas cet homme vieillissant aux cheveux frisés grisonnant, le ventre en avant, les joues rubicondes mais les jambes toujours aussi campées, solides ; pas cet homme là que j'ai bien connu, non, l'autre, celui dont j'aurais pu tomber amoureuse si je l'avais rencontré. Dans d'autres circonstances...

Cet homme, plus jeune que le suis aujourd'hui. Les rêves ont cette vertu d'inverser la courbe du temps. Je suis une enfant d'un demi-siècle, une femme enfant, et ceux que j'ai aimé n'ont pas pris une ride et retrouvent même une jeunesse marquée dans des vieux albums photos.

Mon père m'a laissé tombé mais lui,

il n'est jamais tombé de son vivant. Ou presque.

Il est tombé, une seule fois, il n'était plus alpiniste depuis des lustres, j'étais née et même grandement née, je venais de quitter le nid dans lequel il m'avait enfermée, pour me protéger de tous les dangers de la terre, et du désamour,

Il a basculé de sa petite échelle,

Une chute, pas bien haute, qui l'a fait rencontrer la terre vite et fort, une perte d'équilibre, une histoire de cœur pas soigné, de cœur fragilisé, écorché,

(le départ des oisillons fait il souffrir les mésanges qui piaillent tant sur le tilleul de mon jardin ?)

Une chute dont il a vu la fin, une perte d'équilibre, un cœur malade d'être seul et si triste, mon père n'est tombé qu'une seule fois et il n'en est pas mort, c'est juste son cœur qui l'a lâché, mais c'est quand même une sacré blague que cette chute,

Une blague qui se répète, ça s'appelle, le comique de répétition,

Alors, elle se répète en rêve, dans l'exagération du rêve, comme si cette chute là pouvait durer toujours, toute une vie, toute une nuit.

Le rêve a cette promptitude à faire surgir un corps mutilé par les perfusions les désillusions, l'attente du dernier instant pendant des semaines et des secondes,

le drap qui couvre un tas d'os, sac blanc qui disparaît, part en poussière dans mes doigts quand je veux le soulever voir ce qu'il cache,

A qui sont ces os ?

Ils pourraient être ceux de l'un, de l'autre mais aussi ceux de cet oncle qui me serrait dans ses bras, me chantait *Julie la rousse* en me faisant tournoyer au creux de sa salopette noire de travail,

mon oncle, le petit frère et l'unique frère de mon père ; il connaissait la légèreté, aimait siffler, rire, boire aussi, comme son aîné, mais c'était bien leur plus grand point commun, les apéros du soir et les bouteilles de vin Clairefontaine (celles aux petites étoiles en dessous du goulot). Mon oncle semblait marcher dans la vie en riant. Mon père marchait gravement, toujours inquiet pour son cadet, malgré l'âge adulte pour qui deux ans d'écart ne veut plus rien dire.

Les os de cet oncle Jean ? disparu sans nous laisser le temps d'y croire, laissant son grand frère abasourdi, comme s'il n'avait pas été assez vigilant, Coupable d'être vivant,

ou bien ceux de ma grand-mère qui m'a annoncé dans le jardin de l'hôpital Saint Anne qu'elle me disait adieu et m'a demandé de lui envoyer une carte postale de l'avion qui m'emportait au bout du monde.

Je suis partie sur une île des Caraïbes pendant qu'elle laissait tomber son corps, trop fatiguée de se battre contre ses fantômes et sa folie galopante

Je suis partie sur une île des Caraïbes, « en vacances », pendant qu'elle se désagrégeait d'une vie qui l'enfermait dans un asile de dingues, alors qu'elle se sentait tellement différente de ceux qui marchaient dans le jardinet de son pavillon, en disant des mots incompréhensibles ou bien en criant des insanités à dieu et aux médecins,

C'est vrai qu'elle était différente de tous ceux là

Et aussi de tous les autres, qu'elle était différente du monde entier, unique,

comme chacun de nous,

Elle m'a annoncé son départ et je l'ai retrouvée, couchée, les pieds nus, le mois du grand pardon, jour du Yom Kippour, qui veut que ce jour soit celui du pardon mais aussi de la réconciliation ; elle n'a pas raté sa sortie, je la reconnais bien là, à faire un clin d'œil à tous ceux qui avaient de bonnes raisons de lui en vouloir, ses enfants qu'elle avait bien souvent oubliés, qui dans une boutique, qui à l'orphelinat, qui dans une pension (elle en avait douze, et c'était beaucoup pour une femme aussi multiple, avec toutes ses voix dans sa tête) ; elle est partie en se faisant baiser les pieds par ses enfants qui lui en voulaient tant mais qui n'ont pas osé se soustraire à ce jour si particulier de l'année. Un rabbin leur a affirmé que cela leur porterait bonheur dans leur vie alors, ils se sont dit qu'il n'avait plus grand-chose à perdre et puisqu'il était peut-être temps de pardonner à leur maman, eux qui étaient aussi devenus pères et mères et qui avait parfois failli à leur propres petits. Quand son cercueil a été mis en terre, dix fois, les hommes ont fait le tour de sa tombe, comme pour conjurer je ne sais quel sort. Dix fois. Je ne les ai pas comptés mais ils m'ont dit cela, plus tard dans la soirée, autour d'un verre. Pas casher le verre (n'était ce pas le jour du grand Pardon ?)

Je suis rentrée de mon île des Caraïbes pour la mettre en terre, sans une fleur parce que les fleurs sont interdites dans son cimetière à elle, une histoire de religion

J'ai dû prendre ma jeune cousine dans mes bras : elle avait apporté un bouquet de roses et un de nos oncles l'a jeté au loin, dans une fosse, ma cousine n'a pas compris et moi non plus

Putain de religion

Mignonne vient voir si la rose est éclos

Sauf que ces roses là n'ont pu éclore qu'au fond d'un trou, mortes parmi les morts.

Je suis rentrée de mon île des caraïbes, plus tôt que prévu, elle avait disparu

Une de plus au Panthéon de ma mémoire
Une de plus que je ne vais jamais saluer, honorer,
Au moins, elle n'attend pas de chrysanthème au 1^{er} novembre, la religion a
parfois du bon,

Une de plus au Panthéon de mes remords.

Mais ces os, ces sacs d'os de mes rêves sont peut-être plutôt ceux de cet
enfant que j'ai veillé des mois durant, en lui chantant des chansons du
moyen âge et en tentant de répondre à ses questions sur Dieu et sur ce qui
se passe après la vie,

Il m'a demandé un jour, tu crois qu'ils deviennent quoi les corps, quand c'est
fini ? Je n'ai pas osé lui dire qu'ils pourrissaient, se décomposaient et se
ramassaient en un tas de poussière, je n'ai pas osé lui dire ma vérité. Je lui
ai raconté que puisqu'il croyait en Allah, il serait accueilli dans ses bras
parce que c'est là où vont les enfants quand ils ne sont pas dans les bras de
leurs mère et père. Je lui ai menti de ma vérité et je suis entrée dans la
sienne ; je crois que cela l'a rassuré.
J'espère.

Il m'a demandé un autre jour si je croyais en Dieu. J'ai dit non. Il n'a pas
compris. Moi non plus je ne comprends pas mais c'est comme cela. Je ne lui
laisse pas ce bénéfice du doute.

Ses os si minuscules les derniers jours,

ses yeux tellement écarquillés, le dernier jour, et sa bouche avide d'eau, les
dernières heures, dans une soif impossible à calmer ; ses yeux qui disent j'ai
soif, j'ai tellement soif et sa bouche murée par la maladie qui l'avait pris par
surprise, empêchant les mots de dire sa terreur et son envie de tout arrêter,
une bonne fois

pour toute

ces os d'adolescent que je vu aller à l'envers, se rétrécissant au lieu de
poursuivre leur course, ces os de plus en plus saillants, présents, ces os qui
peu à peu se sont découverts laissant le regard à vif sur la disparition de la
peau, de sa peau de presqu'enfant, peau de plus en plus transparente au fil
des jours,

ce corps recroquevillé sur la douleur et sur la peur,

ce petit corps sous un drap, le dernier jour ; si je croyais en dieu, je ne lui
pardonnerais jamais cela. Mais je n'ai personne à qui me plaindre. Je ne me
laisse pas le bénéfice du doute.

Et pourtant, après son dernier jour, par-dessus le drap blanc qui l'enrobait,
j'ai vu un papillon voler. Il a caressé le coton blanc de ses ailes colorées, il
est passé plusieurs fois au dessus du corps,

(dix fois ? Serait ce possible ? Mais bien sûr, je n'ai pas compté, j'étais absorbée par cette danse légère sur fond de sourates)

avant de sortir par la porte fenêtre pour aller se poser au cœur d'une fleur d'été. Je n'ai pas rêvé cet instant. Pas celui là.

Mes rêves ont peu d'imagination, ils se répètent, même s'ils m'offrent quelques variantes, selon la saison et aussi mes journées, mes tristesses, mes fatigues et les répétitions du quotidien , selon l'émotion de l'instant présent ;

mes rêves ont peu d'imagination et se maquillent à peine, je les reconnais vite, ils revêtent presque toujours l'apparence mâle, celle des hommes de mon enfance, ou d'hommes enfants.

Les femmes, ma grand-mère et ma tante que j'ai tant aimée, tuée par les milliers de Gitane sans filtre et par l'épuisement de sa vie entre l'usine et les

enfants, les cafés noirs et les seaux de charbon à monter de la cave pour faire monter la chaleur du poêle jusqu'à ouvrir les fenêtres en plein hiver ; ma tante, sa vie entre ses enfants et ses petits enfants et l'usine du Joint français où elle a travaillé quelques années après la disparition de son homme ;

les femmes me laissent en paix, une forme de solidarité féminine même si ma mère-grand ne peut s'empêcher de venir baiser mes pieds de sa bouche glacée, certaines nuits, une autre de ses facéties, je n'en ai aucun doute. Mais facétie glaciale qui me réveille en sursaut à chaque fois.

Mes mâles morts, par contre, les hommes de mon enfance, ne me lâchent pas ;

trop d'amour sans doute pour me laisser poursuivre ma vie sans eux, trop de manque aussi, manque de moi, l'unique petite fille, l'unique sœur, l'unique nièce,

celle qui criait si facilement tout autant que chantait, qui allait en culotte dans le jardin, cheveux bouclés, les yeux grands ouverts sur les arbres et sur le ciel, le bout du nez levé vers la cabane, sur la première branche du marronnier, cabane inaccessible sans mon frère pour me porter à bout de bras sur l'échelle de corde,

Celle qui pleurnichait et dévorait l'ail à peine épluchée (ma santé de fer viendrait elle de là ?), celle qui s'accrochait au bras de l'un au bras de l'autre, chouchoutée par les grands et chahuté par les plus petits qui de toute façon était toujours plus grand que moi. J'étais la dernière et la fille : de quoi faire tourner la tête aux adultes qui passaient leur doigts dans mes boucles pas effarouchées pour un rond,

trop d'amour pour cette gosse

qui déjà avait du mal à s'endormir, avait peur de la nuit, oui, la peur vient de loin, comme si la petite fille pressentait les années à venir, à souffrir des absences inscrites à l'encre indélébile, cette encre avec laquelle j'écris, celle qui coule dessous ma peau, mélange de sang chaud et de sang froid, cette encre qui me fait donner comme titre à mes livres « J'ai oublié » où « Je n'oublierai pas » au fil des années,

l'enfant était pétrie de peurs, elle ne sait pas bien d'où elles viennent, des trucs des ses ancêtres sûrement, juifs d'un côté avec tout ce que cela signifie des guerres de la délation de l'extermination ;

je me souviens, je devais avoir six ans ; la radio était allumée, comme souvent, j'tais seule dans la maison, comme souvent, et j'entendais s'égrainer les informations. Un homme politique a dit qu'on n'était jamais protégé de la guerre, qu'elle pourrait revenir, qu'il fallait être vigilant. J'avais six ans en 1968 : peut-être était ce le discours d'un éminent homme d'état ? Je ne sais pas, je ne devais pas le savoir à l'époque. Mais j'ai encore cette sensation de la peur qui m'a prise. Je me suis cachée sous mon lit et j'ai pleuré en mordant ma main. Je me suis cachée des bombes à venir. Et sans doute de toutes celles qui avaient jonchées l'histoire familiale, l'histoire du siècle aussi.

Je n'ai jamais été une enfant tranquille. Je porte les cauchemars d'un siècle bringuebalé par les guerres, d'une communauté décimée, je porte la peur de la chèvre de Monsieur Seguin, depuis mon plus jeune âge. Je suis dépositaire des rêves de ceux qui ne rêvent pas et de ceux qui rêvaient trop,

Mon père, brisé par son propre père, qui l'avait humilié jusqu'au bout de sa vie, cruel et violent, mais de cette cruauté des mots plus que celle du corps, mon père cassé à coup de phrases assassines, matraqué par cet homme qui le jour de la mort de son épouse, la mère de mon père, cet homme qui ce jour là a décidé de vendre à la brocante les chaussures de sa femme, de belles chaussures noires encore en bon état. Mon père

Rêvait en grinçant des dents. Il criait aussi dans son sommeil.

Ma chambre jouxtait la sienne et je ne pouvais m'endormir et risque de croiser ses cauchemars. Je résistais tant que je le pouvais. Je lisais dans la nuit. En ce temps, je franchissais la première page sans scrupule, sans mal, j'avançais dans les livres, le cœur battant au rythme des pages tournées.

J'ai récolté ses cauchemars, ils ont grandi en moi et mon père me les sert sur un plateau ; c'est ma part d'héritage : une maison emplie de mauvais rêves et les mauvais rêves qui sont dedans. J'ai quitté la maison de mon père mais les rêves me suivent partout où je vais. Fidèle jusqu'à m'en faire pleurer parfois.

L'enfant a pressenti très tôt la finitude de la vie et la solitude à venir ; Et puis la vie l'a vite mise au parfum. Des morts comme des mouches poursuivies par une tapette experte.

cette enfant pourtant savait rire dans le jour et chuchoter et inventer et chanter tellement chanter, *moi j'essuie les verres au fond du café*, ou bien encore *Mais le petit Jules était de la tierce, qui soutient la gerce...*

et cette enfant déjà craignait aussi la nuit qui la faisait chanter, bien autrement, avec cruauté, la laissant au bord du sommeil pendant des heures, chaque soir, au désespoir des adultes qui ne comprenaient rien à l'insomnie même s'ils connaissaient bien les cauchemars, leur danse et l'épuisement des petits matins ;

Elle comptait les moutons comme on le lui avait appris, elle répétait des phrases en boucle dans l'espoir de se laisser prendre par la spirale de l'endormissement ; elle suivait des yeux les aiguilles de son réveil aux pieds dorés qui jouait la chanson de Lara du film du Docteur Jivago quand il se mettait en marche, au moment où enfin elle était enfouie dans le sommeil, elle voyait passer le temps sur l'écran rosâtre aux petites fleurs en grappes peintes, de minutes en minutes puis d'heure en heure jusqu'au basculement parce que sans qu'elle s'en aperçoive, la nuit finissait par la prendre et l'emportait dans des rêves dont elle ne se souvenait jamais

je ne suis plus cet enfant mais toujours, mes nuits me narguent, draguent dans le seau usé de ma mémoire, dans les eaux troublés de mes souvenirs, n'hésitent pas à réinventer les trous, les vides, les tombes à creuser, les rêves remontent et maintenant prennent corps , prennent mon corps, à mon corps défendant ;

Les nuits absorbent ma pensée, se gorge de ces enfances qui m'ont abandonnées, bien trop tôt, regorge de ces rencontres/disparition, doigts frôlés, ombres sur la porte,

un vieux poster a laissé une trace sur le mur de ce qui un jour a été ma chambre après avoir été celle de mon frère, une vieille trace de poster dont l'écru n'a jamais disparu malgré les superpositions des couches de papiers peints successives,

je n'ai jamais le courage d'arracher, je colle par-dessus, comme je fais dans ma vie, une couche par-dessus l'autre, des strates de vie superposées, pas d'alluvions, juste du béton de tranches de vie, l'une au dessus de l'autre,

je suis faite de ces couches, enrobée par ces couches, grosse de ces accouchements pas faits ,
De ces expulsions pas arrivées, jamais venues /jamais parties

je me protège en accumulant un peu plus de matières, des mots par-dessus des mots, des vêtements par-dessus des vêtements ; moi qui aime tant la chaleur, le soleil sur ma peau, je redoute pourtant l'été qui dénude et m'oblige à soulever les voiles/pulls/gilets/manteaux et rendent vulnérable la couche inférieure, l'épiderme ; l'air frôle ma peau, je pourrais devenir transparente, mes rêves pourraient arriver à la surface, je serais alors à la merci de la réalité, percée par

je lutte tant qu'il fait jour, je veux croire que je suis de taille, taillée dans le roc de mon existence solide et ferme comme ma tête, qui pense et tri soupèse et analyse, tant qu'il fait jour, et se débine à la lune, pour laisser place au vide et à l'incontrôlable poids de mes morts, alertes à sortir de l'axe du temps pour surgir turgescents et

vivants comme jamais, ont il jamais été aussi prolixes, bavards, précis dans leurs attentes, dans leurs demandes, que dans mes nuits ? Ont-ils jamais montré tant de patience et tant de force dans leurs existences ?

Mes morts dansent dans mon lit, expurgent mes cris, mes terreurs, ouvrent les portes de ma mémoire et réinventent un passé où j'aurais été cette adulte d'aujourd'hui, rayant l'enfant que j'ai été, impuissante et forte comme un boeuf, impuissante et fragile comme une petite fille ; la nuit métamorphose mes jours et quand les stèles se sont refermées au petit matin, j'ouvre à nouveaux les yeux sur le ciel qui s'allume, j'efface/

je gomme/je supprime/je réduis à néant le noir de la nuit qui m'a brutalisée/humiliée/dégommée/blessée/abimée/anéantie, j'ouvre les yeux et retrouve le bon sens des choses, l'égrainement des heures, le temps de vivre au jour le jour, j'ouvre les yeux et m'installe dans le matin, dans le calme qui suit le ravage de la tempête, j'ouvre les yeux et je tente l'impossible: j'oublie et j'écris, sur le fil de ma mémoire.

Julia Billet